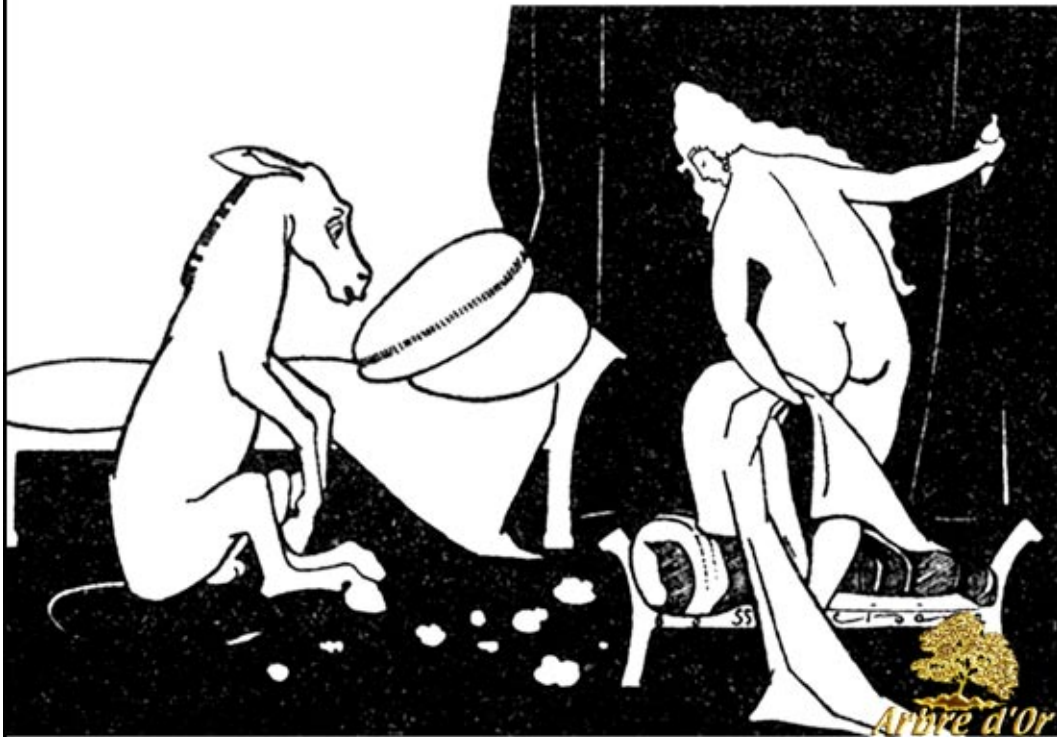


LUCIEN DE SAMOSATE



Lucius ou l'âne



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Lucien de Samosate

LUCIUS OU L'ÂNE

PRÉSENTATION ET TRADUCTION PAR PHILIPPE RENAULT



© Arbre d'Or, Genève, février 2005

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

PRÉSENTATION

Le public connaît le vaste roman en latin composé par Apulée, intitulé *l'Ane d'Or* ou les *Métamorphoses*. Mais ce que l'on sait moins c'est que l'auteur carthaginois avait probablement sous les yeux un récit plus court qui lui servit de modèle, ce même récit, aujourd'hui disparu, qui fut peut-être aussi à l'origine d'un des opuscules attribués à Lucien de Samosate, *Lucius ou l'Ane*.

Au X^e siècle, l'érudit byzantin Photios mentionna dans sa copieuse et si utile *Bibliothèque* deux récits qu'il avait eus sous les yeux : l'un était attribué à un certain Lucius de Patras, l'autre à Lucien. Il ne poussa guère la précision jusqu'à nous dire quel était le plus ancien des deux...

S'il ne s'est pas trompé, nous aurions donc perdu le texte de Lucius mais gardé néanmoins celui de Lucien. Or, cet écrit pose problème. En effet, depuis deux siècles, les spécialistes contestent une pareille attribution à notre auteur. En comparant *l'Ane* avec la plupart des autres œuvres de Lucien qui sont d'une facture très atticiste et emplies de références aux auteurs classiques du V^e et du IV^e siècle av. J.-C., on a fait remarquer que le vocabulaire et la syntaxe différaient notablement malgré la présence de certaines tournures pourtant caractéristiques du Syrien. Surtout, on a insisté sur le fait que des lourdeurs de style ne pouvaient être de sa main. On a même prétendu que ce récit était d'époque tardive, peut-être dû à la plume d'un auteur byzantin, pastichant non sans talent, l'illustre rhétoricien.

Pour ma part, je m'accorde à penser – d'autres l'ont fait avant moi et récemment, tel Jacques Bompaire, éminent spécialiste de Lucien – que ce roman est bien de lui. Certes, il renferme des platitudes, des transitions maladroitement, des incorrections (en vérité assez peu, si on les comptabilise).

Si on regarde de plus près l'ensemble des œuvres conservées de Lucien, force est de constater que du point de vue stylistique, elles sont loin d'être aussi parfaites qu'on le prétend généralement. Car l'auteur écrivait probablement très vite, en fonction de son inspiration, si bien que son impatience ne pouvait souvent s'exercer que dans des récits de brève étendue.

LUCIUS OU L'ÂNE

Il y a d'ailleurs dans *l'Âne* cette vivacité, ce besoin d'aller à l'essentiel qui diffère notablement de la version apuléenne dont le récit s'étend allègrement sur des centaines de pages. Lucien, bien plus concis, va droit au but, ne s'encombrant point d'épisodes factices et de scories qui nuiraient à la clarté et à l'harmonie du récit. Le style est donc alerte, mais toujours d'une réelle élégance et d'une ironie subtile où pointent quelquefois des double-sens savoureux.

Enfin, face à Apulée, très mystique et versé dans les cultes orientaux à mystères, on reconnaît, au contraire, dans *l'Âne*, le scepticisme, la verve satirique, bref, cet esprit que l'on peut déjà qualifier de rationnel et qui fait toute la modernité de notre auteur.

C'est donc cette facilité verbale propre à Lucien, ce goût du trait piquant, cet humour parfois leste et cette volonté de captiver son public que je me suis efforcé de retrouver dans la nouvelle traduction de ce récit dont il faut bien avouer qu'il reste méconnu en raison de l'ombre évidente que lui fait *l'Âne d'Or* d'Apulée. C'est là une injustice flagrante qu'on se devait de réparer d'autant que tout l'aspect picaresque et quasi surréaliste qu'on décèle chez l'auteur africain reste intact chez le Syrien, mais avec une plus grande économie de moyens.

LUCIUS OU L'ÂNE

I. ARRIVÉE CHEZ HIPPARQUE

Il fallait que j'aille en Thessalie : mon père m'y avait dépêché en vue de rencontrer un homme de ce pays et pour traiter avec lui d'une affaire d'importance.

Sur un cheval qui transportait mes bagages et avec la compagnie d'un serviteur, je parcourus la route de la manière la plus classique qui soit jusqu'à ce que je sois abordé par des gens qui s'en retournaient à Hypata, la localité thessalienne^[1] où ils habitaient et où je me rendais justement. Nous partageâmes le sel et achevâmes ensemble cette épuisante traversée.

Dès que nous fûmes aux abords de la cité, je demandai à mes compagnons de voyage s'ils avaient entendu parler d'un certain Hipparque pour lequel, précisons-le, j'avais une lettre qui justifierait de mon identité et me permettrait de séjourner chez lui. Et, en effet, ils connaissaient fort bien ce personnage et ils m'indiquèrent l'endroit où il habitait. Ils ajoutèrent que son hospitalité était somme toute correcte quoiqu'il n'eût pour le servir, outre sa femme, qu'une seule et unique servante. L'homme, me sembla-t-il, devait être d'une réelle pingrerie... Qu'à cela ne tienne, je partis et une fois arrivé aux frontières de la ville, nous découvrîmes un jardin au milieu duquel se dressait une maisonnette assez rudimentaire : c'était là que résidait Hipparque.

C'est alors que mes compagnons me firent leurs adieux et reprirent leur chemin.

Je me mis à frapper à la porte et ce ne fut qu'après une assez longue attente qu'une femme se manifesta et m'ouvrit. «Hipparque est-il ici?» demandai-je.

— Oui, oui, il est bien à l'intérieur. Mais d'abord, qui es-tu et que lui veux-tu au juste?

— J'ai à son intention une lettre de recommandation du sophiste Decrianos de Patras^[2].

^[1] Au pied du mont Cēta.

^[2] Cela permet de savoir que notre Lucius est natif de Patras. Quant à Decrianos, on ne l'a guère identifié. Personnage imaginaire?

— Attends-moi là !

Aussitôt, elle referma la porte et alla s'enquérir auprès de son maître. Puis, elle revint vers nous et nous pria d'entrer, ce que je fis de grand cœur.

Je me présentai à Hipparque, le saluai respectueusement et lui tendis ma lettre. Je vis que le dîner n'allait pas tarder à être servi vu qu'il était mollement étendu sur une banquette. Sa femme était à ses côtés, près de la table qui n'était pas encore garnie de victuailles.

Hipparque parcourut la lettre avec grande attention puis déclara : « Ma foi, c'est une joie profonde pour ma personne que mon vénérable ami Décrianos qui est, on le sait, le plus sage des Grecs, m'envoie ses proches avec une confiance sans défaut. Jeune Lucius, certes, ce logis est exigü, mais un invité peut encore l'occuper ; et, grâce à ta venue, il aura tout naturellement tendance à paraître plus vaste qu'il ne l'est en réalité ! »

Aussitôt, il appela sa servante et lui dit : « Palaistra, tu vas lui donner la chambre d'ami : charge-toi de son bagage puis emmène-le directement aux bains car ce voyage n'a pas dû être pour notre jeune homme une partie de plaisir. »

Une fois qu'il eût prononcé ces paroles, Palaistra me conduisit dans une chambrette tout à fait charmante, puis me dit : « Voilà, c'est là que tu dormiras. Quant au serviteur qui te suit, je vais déposer à son intention une paille et un coussin, juste à côté de ton lit. »

Dès que nous lui eûmes versé une somme d'argent pour payer la pitance de notre cheval, mon esclave et moi nous partîmes aux bains : la servante, pendant ce temps, s'occupait de ranger nos affaires.

Une fois bien dégrasés, nous revînmes auprès d'Hipparque qui me convia à son dîner. C'était un vrai petit festin où l'on me servit un vin vieux et délicat. Le repas terminé, la conversation put commencer ce qui était, je crois, tout à fait de bon ton. Je bus beaucoup, toute la soirée, et rompu de fatigue, je finis par aller me coucher.

Le lendemain, Hipparque voulut savoir si j'avais prévu d'autres étapes dans mes pérégrinations ou si je me contenterais de rester chez lui. « Je vais à Larissa^[3] lui répondis-je, et je ne compte guère demeurer chez toi que trois ou quatre jours. »

^[3] Probablement la Larissa située la plus au nord de la Thessalie.

II. RECHERCHE DE MAGICIENNE

Ce n'était qu'une feinte. A la vérité, je voulais ardemment demeurer chez Hipparque dans le but inavoué d'y rencontrer une femme experte en magie^[4] et en sortilèges ; je brûlais de l'envie de participer à l'une de ces démonstrations faramineuses où je verrais, que sais-je, un homme volant dans les airs ou métamorphosé en pierre !

C'est à cette fin que je dévalai les ruelles de la cité sans avoir cependant trop d'idées préconçues. Soudain, je fus abordé par une femme jeune et d'une relative opulence. En effet, elle était revêtue d'un manteau richement brodé, arborait des bijoux en or et était suivie par une impressionnante troupe d'esclaves.

Elle m'adressa la parole : « Je me nomme Abroia, je suis l'une des amies intimes de ta mère et j'éprouve autant d'affection pour les enfants de mes confidentes que pour mes propres rejetons. Aussi, mon jeune garçon, que dirais-tu si je te proposais de t'héberger dans ma villa ?

— Je suis touché de la faveur que tu me témoignes, ô belle dame, mais, vois-tu, j'aurais quelque honte à abandonner l'hospitalité d'un homme qui s'est comporté noblement à mon égard. Pourtant, par l'esprit, je puis être ton hôte.

— A propos, où vis-tu actuellement, mon garçon ?

— Je suis chez Hipparque.

— Quoi, chez cet affreux avare ?

— Garde-toi de médire : pour moi, il a fait preuve d'une telle débauche d'attentions que l'on va maintenant considérer que son luxe est devenu par trop ostentatoire.

Elle me donna un doux sourire, me prit la main et m'entraîna dans un coin pour me dire ces mots : « Surtout, prends garde à sa femme. C'est une magicienne éminente entre toutes, mais aussi une redoutable croqueuse d'hommes. Elle ne cherche qu'à prendre les jeunes gens dans ses filets. Et

^[4] La magie est une spécialité proprement thessalienne (cf. *La Thessalienne*, de Ménandre).

dès que l'un d'eux ose lui résister, elle le châtie avec la plus extrême rigueur. Sais-tu qu'elle a déjà métamorphosé en animaux certaines de ses victimes et qu'elle en a fait disparaître beaucoup d'autres ? Tu as du charme, tu es bien fait et tu as probablement déjà excité sa convoitise d'autant plus que tu es étranger. Elle ne va donc pas s'encombrer de principes.»

A l'idée de savoir que la chose que je recherchais avec tant de feu se trouvait le plus simplement du monde à l'endroit où j'étais logé, cette femme ne m'apparut soudain plus digne d'intérêt et je la quittai sur-le-champ après l'avoir humblement salué. Sur ce, je m'en retournai chez moi tout en méditant ceci : «Eh bien, toi qui es curieux de contempler un spectacle merveilleux, secoue-toi et cherche à satisfaire ton envie, coûte que coûte. Affuble-toi de tes habits de séducteur et approche-toi de la servante Palaistra^[5]. Car il est exclu que tu puisses te montrer aussi cavalier envers l'épouse d'un hôte si prévenant à ton égard. Ainsi donc, vas-y ! Fais tes ronds de jambe, essaie de te la concilier et prends-la par les sentiments, par la chair... C'est la seule méthode qui vaille pour répondre aux interrogations qui te taraudent l'esprit : les esclaves ne sont-ils pas au courant des joies comme des peines du foyer dont ils assurent la bonne marche ?»

C'est en ruminant ces pensées que je rentrai chez Hipparque où ni lui-même, ni sa femme n'étaient présents. Seule, Palaistra veillait sur le feu et préparait le repas.

^[5] Ces doubles sens sont à mettre en rapport avec le nom de la servante (*palaistra*, «lutte»).

III. LA PALESTRE DU LIT

Profitant de l'occasion qui m'était offerte, je dis à la petite servante : «Ma jolie Palaistra, je suis sensible au mouvement souple de tes fesses qui se meuvent en même temps que tu tournes la palette au fond de la marmite. Et quelles hanches harmonieuses à souhait ! Il est près des dieux celui qui peut y glisser son petit beignet.»

Mais sur le ton bien digne d'une donzelle qui n'a pas froid aux yeux elle me répliqua : «Veux-tu bien partir de là, sale gamin ! Si tu avais un peu de jugeote et si tu tenais à la vie, c'est ce que tu ferais sans délai. Ici, il n'y a que le feu et la fumée. A peine les auras-tu effleurés que tu seras irrémédiablement condamné à demeurer ici consumé pour toujours. Et sache que même le dieu guérisseur^[6] ne pourra en aucune sorte soulager tes douleurs : seule moi, la cause de ton mal, saura y subvenir. Pourtant, malgré mes préventions, je sais d'avance que je suis en train d'attiser encore davantage tes désirs. Oui, tu te régaleras tant de ces tourments indicibles que tu seras capable de les supporter sans mot dire. On aura beau te lancer des pierres pour te reléguer loin d'ici, rien n'y fera, et tu resteras prisonnier de ce fléau pour la simple raison qu'il te procure une joie innommable. Quoi ! tu ris ? Ne te rends-tu pas compte que tu as en face de toi une terrifiante créature qui rôtit les hommes avec une infinie dextérité ? Je ne me contente pas de cuisiner les mets qui sont posés sous tes yeux, non, je suis une tueuse d'hommes : je les dépouille de leur chair et je les coupe en menus morceaux. Mes organes préférés, apprends-le, sont les entrailles et le cœur.

— Tu as tout compris, ma belle ! Et c'est loin de toi que je fus infligé d'une brûlure, que dis-je d'un embrasement intégral qui m'a transformé en un petit tas de cendres. Ton brasier secret et perfide s'est déversé dans mes yeux et de là, il m'a rongé les entrailles que tu t'es plu à rôtir sans possibilité de me révolter. C'est pourquoi, au nom des dieux, je te prie de me soigner avec ce remède à la fois cruel et succulent que tu m'as proposé :

^[6] Asclépios.

regarde-moi, je suis moribond et tu peux m'écarter à qui mieux mieux si tu en éprouves le désir.

Et c'est par ce discours que nous nous décidâmes de coucher ensemble dès que les maîtres se seraient assoupis.

Quand Hipparque fut rentré, nous prîmes un bon bain puis nous nous restaurâmes. Le vin, une fois de plus, coula à profusion ce qui égaya notre conversation. Prétextant soudain l'ardent besoin de dormir, je quittai la grande salle pour me rendre dans ma chambre.

Palaistra l'avait aménagée avec beaucoup de soin et elle avait fait en sorte d'installer ailleurs la couche de mon serviteur. Dans ma chambre, elle avait apporté une table et une coupe ainsi que du vin et de l'eau pour nous désaltérer avant nos ébats. Palaistra avait œuvré avec un goût exquis : en particulier, elle avait répandu sur les draps une odorante pluie de roses dont certaines étaient effeuillées et d'autres tressées en couronnes. La fête n'avait plus qu'à commencer : ne manquait plus que mon invitée.

Sa maîtresse s'étant couchée, la servante s'empressa de venir me rejoindre. Nous commençâmes à boire quelques coupes gaiement et à nous caresser mutuellement. Dès que Bacchos eut sur nous fait l'effet escompté pour que la nuit nous soit propice, elle me lança : « N'oublie pas : c'est moi Palaistra qui va partager ta couche. Prouve-moi avec éclat que l'éphébie a fait de toi un habile et fougueux étalon et que tes leçons t'ont permis d'apprendre de multiples assauts. Je ne te laisserai pas te dérober. Allons ! ôte tes vêtements et entrons dans le vif du sujet, au sein d'une lutte sans merci. Tu es sous ma coupe : je suis le gymnaste et je te dirai le nom des exercices auxquels j'ai l'intention de te soumettre. Obéis donc au doigt et à l'œil !

— J'attends tes ordres avec impatience et tu constateras combien je serais attentif, agile et vigoureux.

A ces mots, elle se déshabilla et dans sa nudité triomphale, elle s'écria : « Enlève ta tunique, frotte ton corps avec cette huile parfumée ; puis comme à la palestre, attaque de front ton adversaire. Saisis mes cuisses et repose-moi sur le dos. Ensuite, soyons en vis en vis et viens entre mes cuisses ; procède à leur ouverture, tends tes jambes vers l'avant ; enfin, donne des coups puissants sans discontinuer, lance tes piques où tu voudras jusqu'à ce que je m'épuise. Sois toujours plus exigeant avec ton épieu ; lâche prise ! Reprends du poil de la bête ; élance-toi vers cette muraille indomptable et accable-la de coups rudes et variés. Si tu vois la brè-

che, livre-toi à un combat au corps au corps ; surtout pas d'empressement ! Affronte-moi résolument et la libération finale n'en sera que plus vive.

Je fus très docile et suivis ses recommandations à la lettre ; dès que notre compétition fut finie, je proclamai tout hilare à ma partenaire : « O maître vénéré, ton élève discipliné n'a-t-il pas lutté avec succès ? Une réserve cependant : ne me dicte plus les phases de l'assaut de façon aussi brouillonne, car j'ai perdu le fil de mes prouesses. » Elle me gifla. « Tu es bien turbulent, me lança-t-elle, ne t'avise pas à exécuter d'autres exercices que ceux que je t'ai enseignés, sinon gare aux taloches ! »

Après ces menaces, elle se releva et se refit une beauté. « Maintenant, si tu es vraiment un pugiliste accompli, je t'ordonne que nous luttons de concert dans la pose accroupie. » Alors, d'un genou elle se jeta sur le lit et me dit : « Fais ta besogne, la cible est devant toi : elle s'offre dans sa complète nudité, profite de la situation ; donne des coups saccadés, enfonce la porte avec force ! Colle-toi à moi puis fais-moi plier en arrière ; à l'abordage ! Pas de temps mort, pousse ! Si l'adversaire a tendance à glisser, relève-le sur-le-champ, pousse, mets-toi à plat sur son corps et ne cesse pas tes assauts tant que je ne l'ai pas formellement demandé ; courbe-le encore et saisis-le par-dessous et saille par derrière, défonce-le. Arrête alors ! L'athlète viril a triomphé : l'autre est avachi et totalement liquéfié. »

J'étais écroulé de rire à l'écoute de pareils conseils. « Moi aussi, dis-je, j'ai des ordres à te donner, ô maître : obéis, lève-toi, assieds-toi et de ta main pleine de l'huile de la palestre, astique avec persévérance l'objet que je n'ai point encore frotté... Et maintenant, vite, enfonce-le en toi et fais-le bouger ! »

Voilà : j'ai fait le tableau de nos plaisirs voluptueux, de nos ébats nocturnes qui nous firent mériter les plus beaux des lauriers. J'avais tellement connu l'extase que le but essentiel de mon voyage à Larissa avait été relégué de ma mémoire. Mais soudain, il me revint à l'esprit la raison pour laquelle je m'étais engagé dans cette lutte — oh combien délicieuse. Je dis alors à Palaistra : « Ma toute belle, j'aimerais tant voir ta maîtresse exercer son art prodigieux de la magie et de la transformation. Depuis longtemps, je bous d'impatience à l'idée d'assister à ce spectacle étourdissant entre tous. Mieux encore, si par hasard, toi-même, tu possèdes aussi cette faculté merveilleuse, métamorphose-toi devant moi en divers objets. J'ai avis que tu n'es point novice en cet art. Non, non, n'aie crainte, on ne m'a rien révélé ; je base mon affirmation sur l'expérience que tu viens de tester sur

LUCIUS OU L'ÂNE

ma propre personne...En effet, moi qui jadis restais timide à la vue d'une représentante du beau sexe, il a suffi que tes yeux m'ensorcellent pour que tu me captures dans tes filets : n'est-ce point par magie, que je suis tombé sous ta coupe, soumis à la grâce exquise d'une lutte amoureuse ? » Mais Palaistra de m'interrompre : « Cesse de divaguer ! Les incantations les plus ravageuses ne sauraient en aucun cas conjurer les liens d'amour, l'amour qui domine – et de loin – l'art redoutable de la magie. Et pour répondre enfin à ta question, sache que je n'ai nulle connaissance dans les pratiques dont tu me parles : je puis te le jurer bien haut sur cette couche encore brûlante et sensuelle ! Je ne sais même pas lire ; d'ailleurs, ma maîtresse est si jalouse de sa science qu'elle ne supporterait pour rien au monde que quelqu'un d'autre s'y fourvoie. Mais si, à un moment ou à un autre, celle qui m'acquit pour la servir se décidait à se métamorphoser elle-même, je m'empresserais de te l'annoncer. » Puis, elle se tut et nous reprîmes notre ravissante chevauchée amoureuse.

IV. LA MÉTAMORPHOSE

Quelques jours après nos audacieuses prouesses, Palaistra vint me voir soudainement pour m'annoncer que sa maîtresse métamorphosée en oiseau s'apprêtait à s'envoler dans les airs afin de rejoindre son amant. «Enfin, lui dis-je, voici l'heure propice où ton amour, par ses grâces diligentes, va me permettre d'assouvir un désir qui me ronge depuis si longtemps. Allons, un peu de courage, Lucius!»

Au crépuscule, la jeune femme me conduisit jusqu'à la porte de la chambre de ses maîtres et m'invita à regarder à travers une fente. Ce que je fis. J'aperçus alors la femme d'Hipparque qui se dévêtit et qui, une fois nue, s'avança à pas léger vers une lampe et saisit deux petits grains d'encens. D'un geste solennel, elle les approcha de la flamme et prononça des paroles indistinctes. Peu après, elle ouvrit un lourd coffret composé d'une infinité de cases et retira l'une d'elles. Je ne pourrais vous dire avec précision ce qu'elle renfermait exactement. Peut-être s'agissait-il d'un onguent. En tout cas, elle en puisa une couche épaisse de toute sa main et s'en enduisit le corps, de la tête aux orteils. Bientôt, ô prodige, un sombre plumage recouvrit son bras et ses jambes ; des ailes apparurent subrepticement ; enfin, son nez se durcit jusqu'à devenir de la corne et prendre une forme crochue. La métamorphose en oiseau était réalisée et cette femme, à mon plus grand étonnement, présentait désormais tous les caractères physiques de l'aigle, cet impénitent rôdeur nocturne. Enfin, ses ailes ayant trouvé leur apparence la plus achevée, elle émit un lugubre cri, typique des rapaces, puis se dressa et s'envola par la fenêtre.

C'était impressionnant. Je n'en croyais tellement pas mes yeux que je me mis à les frotter doutant qu'ils soient réellement ouverts. Lorsque je dus convenir que la scène à laquelle j'avais assisté n'était pas un rêve, je priai Palaistra de m'offrir des ailes : j'avais soudain la tentation de voler, moi aussi, en usant de cet onguent miraculeux. Car, j'étais, dois-je vous le confesser, fort curieux de savoir si, une fois mon corps devenu celui d'un oiseau, mon âme, à son tour, en serait modifiée et deviendrait celle d'un volatile. Bref, elle m'obéit et elle entra avec discrétion dans la pièce et me

confia la boîte. Sans attendre, je me déshabillai, bouillant d'impatience, puis me frottai énergiquement le corps de cet onguent.

Soudain, je m'aperçus, à ma plus grande stupeur, que je n'étais point métamorphosé en oiseau. Non, je vis très vite qu'une queue avait émergé par derrière et que mes doigts avaient disparu d'un coup : en tout et pour tout, il ne me restait que quatre ongles, et ces ongles se muèrent en de lourds sabots. Quant à mes bras et à mes pieds, ce n'étaient plus que de longues pattes velues ; mes oreilles s'étaient allongées démesurément et mon visage était devenu colossal.

La métamorphose opérée, je me mis à scruter mon nouveau corps, constatant que j'avais été transformé, ni plus ni moins, en âne. Toute parole humaine avait cessé d'être et pour crier ma colère et mon désarroi à Palaistra, je dus tortiller la lèvre autant que faire se peut, et surtout la fixer d'un coup d'œil terrifiant comme les ânes seuls ont l'art de le faire. C'est ainsi donc que je lui hurlai à la face ma rageuse désapprobation, moi qui, à la place d'un oiseau était devenu un âne.

Elle se frappa le visage et s'exclama : « Je suis une idiote ! Quel acte inqualifiable j'ai pu commettre là ! Je me suis trop précipitée : les boîtes étaient toutes semblables si bien que je les ai confondues et que je n'ai pas pris celle qui t'aurait doté d'un plumage. Mais tiens bon, mon aimé, car je connais le remède qui t'ôtera ce charme : il te suffit simplement de croquer des roses. Dès que tu l'auras fait, la bête disparaîtra en toi et tu seras de nouveau mon bel amour. Mais pour l'heure, il convient que tu gardes l'apparence de l'âne, du moins jusqu'à l'aurore. A ce moment, je courrai de toutes mes forces dans un champ afin d'y cueillir des roses : tu les mangeras et ton mal s'estompera. » Elle parlait ainsi tout en s'efforçant de me consoler par des caresses aux oreilles et ailleurs...

Mon corps était âne, soit ! C'était l'évidence. Toutefois, je raisonnais comme Lucius même si je ne pouvais exprimer oralement mes impressions. Après avoir fait comprendre, avec les moyens dont je disposais, toute la vigueur de mon mécontentement à Palaistra, je sortis afin de rejoindre mon cheval mais aussi un âne qui lui tenait compagnie et qui était la propriété d'Hipparque. A ma vue, ils éprouvèrent subitement une vive méfiance à mon égard : en effet, n'étais-je point un nouveau convive qui limiterait, de ce fait, la ration d'orge qui leur était impartie ? En conséquence, en guise d'accueil, ils baissèrent les oreilles et s'apprêtèrent à défendre leur pitance par de terribles ruades. Je compris leur défiance et je pris soin de m'éloi-

LUCIUS OU L'ÂNE

gner d'eux tout en riant aux éclats. Or, ce rire devenait immanquablement un effroyable braiment ! Je me disais : « Quelle curiosité malvenue ! Si un loup ou un lion venait à se faufiler dans ces lieux, qu'advierait-il de moi ? Le péril serait immense : dire que je n'avais rien fait de répréhensible ! »

C'étaient les pensées qui me harcelaient : si tu avais su, ô malheureux Lucius, le destin funeste qui allait être ton lot !

V. PRISONNIER DES BRIGANDS

La nuit avait jeté son voile, tout n'était que silence et sommeil paisible. Soudain, j'entendis un vacarme du côté de la porte d'entrée et j'eus l'impression que l'on essayait de la briser. C'était vrai. Après avoir creusé un large trou, un homme en émergea, bientôt suivi par l'ensemble de ses acolytes. C'est ainsi qu'une horde de brigands pénétra en force dans la demeure, et, levant bien haut leurs glaives, ils menacèrent puis s'emparèrent d'Hipparque, de Palaistra et de mon serviteur, et les ligotèrent ; ceci fait, ils purent, sans complexe, dérober l'argent et la garde-robe puis déménager le mobilier.

Dès que l'intérieur fut vidé du moindre objet qui s'y trouvait, nos malandrins se tournèrent vers le cheval, l'âne d'Hipparque et moi-même pour nous seller et déposer sur nos pauvres dos le fruit de leurs larcins. Une fois écrasés par ce lourd fardeau, ils nous frappèrent avec un bâton pour nous forcer à marcher. Leur but était de se rendre dans la montagne, empruntant pour cela un chemin fort rocailleux et difficile d'accès.

Certes, je ne pourrai vous dire quels étaient les sentiments éprouvés par les deux bêtes qui m'accompagnaient ; en tout cas, me concernant, privé de souliers, des cailloux pointus s'empêtrant dans mes sabots et transportant un bagage éreintant, je crus que j'allais rendre l'âme : je trébuchais pour un rien quoique ne tombant jamais à terre. Derrière moi, l'un des brigands ne cessait de me rompre de coups à ces moindres manifestations de faiblesse. J'aurais voulu crier ma souffrance et dire : « Ô César ! » Hélas, à chaque mot que j'essayais d'articuler, un braiment en résultait ! D'ailleurs, dès que je hurlais, on me lardait de coups : pour eux, le fait de braire signifiait une trahison. Je me résolus donc à faire silence et à avancer pour ne plus avoir à subir ces mauvais traitements.

Le jour s'était levé. Bien que nous fussions passés par des côtes rudes et éprouvantes, les brigands ne nous avaient guère permis de nous attarder pour brouter de-ci, de-là, car nous avions été préalablement muselés. Quant à moi, j'étais toujours un âne...

A midi, nous nous arrê tâmes dans une auberge qui, à mon avis, devait

appartenir aux complices de ces bandits. Ce furent de longues retrouvailles et tous s'embrassèrent avec effusion. Les aubergistes proposèrent à leurs hôtes de loger chez eux quelque temps et d'abord de s'y restaurer. Quant à nous, les bêtes, on nous fournit un lot de fourrage. Mes compagnons le mangèrent de bon cœur ; moi, qui n'avais point les mêmes goûts culinaires, je restais sur ma faim. Refusant de croquer cette orge exécrationnelle, je me mis à rechercher un aliment plus adapté à mon palais.

Or, en arrière de l'auberge, il y avait un jardin où poussaient des légumes bien alléchants, mais aussi et surtout des roses. Sans me faire remarquer, je me faufilai dans le jardin pour savourer ces beaux végétaux et ingurgiter les roses dont l'effet garantissait, m'avait-on prescrit, le retour à la forme humaine.

Je m'empiffrai donc de laitues, de radis et de céleri, c'est-à-dire de ces légumes qu'un homme normalement constitué peut sans souci manger crus. Hélas, s'agissant des roses, je m'aperçus bien vite qu'elles n'en étaient point : non, ce qui poussait dans un champ, c'était en réalité un laurier sauvage, une pitance qui s'avère funeste à la fois pour le cheval et pour l'âne. N'affirme-t-on pas que c'est pour eux un poison fort violent ?

Peu après, le jardinier des lieux, pressentant ma présence, s'arma d'un bâton et pénétra dans le jardin : me prenant sur le fait et découvrant l'état désastreux dans lequel mon insatiable appétit avait mis ses légumes, et se considérant comme un prince grand et généreux désireux de châtier les mauvais éléments, il me roua de coups, ravageant avec cruauté flancs, pattes, oreilles et museau. Mais dans un sursaut de résistance, je me vengeai en lui décochant une de ces ruades mémorables qui le fit tomber à la renverse au milieu de ses plants. J'en profitai alors pour m'enfuir à grands galops.

Mais les brigands virent que je m'échappais ventre à terre et ils ordonnèrent de lancer les chiens à ma poursuite. Ils constituaient une vraie meute et leur vigueur était telle qu'ils auraient pu tenir tête à des ours. J'avais conscience que s'ils me rattrapaient, c'en était fini de moi et qu'ils me déchireraient à belles dents.

C'est à ce moment que me revint en mémoire ce dicton fort judicieux : « Mieux vaut retourner d'où l'on vient que de suivre une route détestable »^[7]. Je suivis ce conseil à la lettre et revins en hâte à l'auberge. Dès lors, les bandits rappelèrent les chiens et les rattachèrent. Bien entendu, ils ne

^[7] Trimètre iambique, donc vers de comédie perdue.

LUCIUS OU L'ÂNE

manquèrent pas de me battre avec une violence inouïe jusqu'à ce ma souffrance fut telle que je vomis la totalité des légumes que j'avais avalés^[8].

^[8] MacLeod pense plutôt à une diarrhée, à cause d'Apulée, *Âne d'or*, IV, 3, 10

VI. UNE MARCHÉ FORCENÉE

Il était temps de reprendre la route. Sur mon dos on chargea les rapines les plus accablantes et nous partîmes avec précipitation. Assommé par les coups répétés, les sabots rabotés à force de marcher, je pris la décision de m'écrouler au beau milieu du chemin et de feindre de ne plus jamais me relever; et c'était tant pis si ces bandits dédoublaient, jusqu'à me faire périr, leur bastonnade. En fait, j'avais le secret espoir - dans ma naïveté - que ces maraudeurs seraient contraints par la force des choses à se reconnaître vaincus grâce à mon entêtement qui tenait de la révolte; dès lors, ils procéderaient à une redistribution équitable du fardeau entre le cheval et le second âne puis m'abandonneraient purement et simplement sur le bord de la route pour que j'y sois la pâture des loups.

Hélas, trois fois hélas, une sombre divinité^[9], ayant deviné mon stratagème, fit que mon dessein tourna à vau-l'eau. Avant même de commencer à agir comme je le projetais, l'autre âne qui avait comme moi manigancé le même plan, s'écroula de tout son long sur le sol. Évidemment, nos brigands l'assaillirent de coups, lui enjoignant de se relever au plus vite. Mais apparemment, la bête s'en moquait comme d'une guigne. Alors, ils le prirent par les oreilles et par la queue afin de le remettre sur pattes. Ce fut en vain et l'animal resta figé sur la terre comme une pierre: il était mort d'épuisement et ne se mettrait plus debout. Alors, les hommes convinrent de ne point épuiser leurs forces en faveur de cet âne; leur temps était bien trop précieux, en effet: ils étaient en fuite et le moment n'était guère propice pour s'occuper d'un âne moribond. C'est ainsi qu'ils répartirent le bagage entre le cheval et moi-même. Quant à mon compagnon de misère, ils le saisirent et lui lacérèrent les jarrets de leur poignard aiguisé puis le précipitèrent encore vivant au fond d'un ravin. Horrifié, je vis son pauvre corps rouler le long des rochers dans un déplorable et mortel tourbillonnement.

Me rendant compte par le drame subi par mon compère du sort qui

^[9] La divinité «qui regarde de travers» (*baskanos*) est à l'époque hellénistique et romaine la *Tuché*.

aurait été le mien si mon dessein avait été réalisé, je me résolus à supporter avec courage et patience la situation présente et de marcher tant bien que mal. Qui sait, me disais-je, je finirais sans doute par découvrir quelque champ de roses qui me rendrait ma forme originelle...

Bientôt, j'entendis que les bandits arrivaient au terme de leur voyage et qu'ils délivreraient leurs bêtes dès qu'ils seraient parvenus dans leur repaire. Nous portâmes donc nos fardeaux au pas de charge et nous atteignîmes au but. C'était une maison devant laquelle une vieille femme veillait sur un feu étincelant. Les brigands nous soulagèrent de notre faix et le rangèrent à l'intérieur du logis. Soudain ils apostrophèrent la vieille en lui disant: «Eh! Au lieu de ne rien faire, prépare-nous de quoi manger!»

— Mais j'ai tout préparé à l'avance, leur répondit-elle, le pain est abondant, des jarres d'un vin délicieux vous seront servies dans l'instant; sachez encore que des viandes d'un fin gibier sont en train de cuire à petit feu.

Les hommes lui témoignèrent leur reconnaissance et ils se dévêtirent, se frottèrent d'huile près du feu avant de se verser à la hâte de l'eau tiède sur le corps, prenant ainsi un bain qui me parut très négligé...

Peu après, survint un flot de jeunes gens qui apportaient une riche vaisselle d'or et d'argent ainsi que de somptueux vêtements d'homme et de femme. Eux aussi s'étaient livrés à des pillages et comme leurs compagnons ils se lavèrent. La ripaille qui suivit fut animée et tous les brigands se racontèrent mutuellement leurs lamentables exploits. Pour nous, les bêtes de somme, la vieille femme donna un peu d'orge. Le cheval se jeta sur cette pitance avec une brutale précipitation, car il redoutait qu'elle ne tombât dans mon escarcelle et que je la mangeasse. Mais je me rattrapais toutes les fois que la vieille sortait du repaire des brigands: alors, j'entrais à l'intérieur et je prenais à la dérobée quelques miches de pain.

Le lendemain, tous ces gredins repartirent afin de poursuivre leur misérable besogne, ne laissant qu'un jeune homme en compagnie de la vieille. J'étais vraiment à plaindre car j'étais soumis à une surveillance constante. Certes, il était aisé de tromper la vigilance de la vieille; en revanche, avec le jeune homme, j'étais perplexe: il était imposant et doté de surcroît d'un regard terrifiant; surtout, il portait sans cesse la main sur le pommeau de son glaive et maintenait constamment la porte close.

Trois jours après, à minuit, la clique de nos bandits s'en revint: cette fois-ci, elle ne ramenait non pas un butin d'objets précieux, mais une

filles d'une beauté sidérante qui se lamentait et dont les habits étaient en lambeaux et la chevelure désordonnée. Ils la déposèrent sur un tapis, en s'efforçant tant bien que mal de la rassurer par quelques doux propos. La vieille fut chargée de la garder de la manière la plus scrupuleuse, lui enjoignant de ne pas quitter la maison. La malheureuse captive refusa toute boisson et tout aliment et se répandit en plaintes déchirantes, allant jusqu'à s'arracher les cheveux par touffes. Moi qui me tenais au-dessus de ma mangeoire, je ne pus rester insensible à tant de tristesse et je me pris moi-même à éclater en sanglots. Les bandits, eux, se restauraient tranquillement dans le vestibule.

Quand le soleil fut levé, l'un des espions délégués pour scruter la route prévint ses compagnons du passage imminent d'un étranger qui conduisait un chariot rempli d'or. A cette nouvelle, tous ces misérables se levèrent d'un seul homme, oubliant dans leur empressement de mettre leur « tenue de travail », ils s'armèrent, me sanglèrent moi et le cheval et nous traînèrent sur le chemin. Pauvre malheureux que j'étais, je ne savais que trop que l'on me conduisait vers un rude combat : de ce fait, je marchais avec une réticence accrue si bien que les coups s'abattirent sur mon dos une fois encore.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit où l'étranger devait se montrer, ces voleurs se jetèrent en masse sur les chariots et massacrèrent sans vergogne l'étranger et ses esclaves. Ceci fait, ils remplirent leurs bras de tous les objets de valeur qu'ils trouvaient dans le véhicule et les chargèrent sur le cheval et moi-même. Le reste du butin qui, à leurs yeux, était moins estimable fut dissimulé au fond de la forêt voisine.

Nous nous empressâmes de rentrer, mais, moi, sans cesse malmené et bastonné, il arriva soudain que mon sabot heurtât un caillou pointu, me causant une si sérieuse blessure que j'en vins à boiter pendant toute la durée du retour. Ces maraudeurs dirent alors en considérant mon handicap : « A quoi bon donner à manger à cet âne : il ne cesse de tomber pour un oui, pour un non ! Il porte la poisse à notre groupe : il vaut mieux, selon moi, le jeter dans un ravin. » A quoi l'un de ses compagnons répondit : « Il a raison, cela suffit ! Débarrassons-nous de lui ! C'est la victime expiatoire idéale pour laver aux yeux des dieux les meurtres commis au cours de notre embuscade. » Ils se groupèrent autour de moi ; mais comme j'avais tout entendu de leur discours, je me forçai à trotter comme une bête valide, la peur effroyable d'être mis à mort ayant, comme par miracle, évacué de moi toute sensation de douleur.

VII. TENTATIVE DE FUITE

Quand nous fûmes rentrés dans leur repaire, les brigands nous déchargèrent de leur butin, le rangèrent en lieu sûr puis, mollement, se préparèrent à dîner. La nuit tombée, ils se résolurent à aller chercher les autres objets dérobés qu'ils avaient cachés dans la forêt. A mon propos, l'un des voleurs s'écria : « Inutile d'emmener ce crétin d'âne car que vaut-il avec son sabot délabré ! Prenons les bagages, tout au moins une partie, et déposons le reste sur le dos du cheval. »

Un beau clair de lune rendait cette nuit limpide et je songai : « Pauvre Lucius, mais qu'attends-tu pour te tirer de ce mauvais pas ! Tu sais bien que les vautours et leurs consorts vont se régaler prochainement de ta carcasse. N'es-tu pas au courant des sinistres projets que méditent ces mécréants ? Attends-tu qu'ils te précipitent au fond de quelque lugubre ravin ? C'est la pleine lune, ils sont hors d'ici : c'est l'occasion inespérée pour toi de fuir ces maîtres criminels. »

Alors que je me livrais ces méditations, je m'aperçus que je n'étais plus attaché et que la courroie avec laquelle on me tirait était pendue sur le mur. Devant une telle vision, je n'en fus que plus disposé à m'enfuir à toutes jambes. Et c'est ce que je fis. Je pris d'un coup la poudre d'escampette. Mais la vieille, m'ayant vu, me retint par la queue à l'instant même où je m'apprêtais à quitter les lieux. Hélas, si je laissais faire cette vieille folle, je méritais cette fois-ci de pourrir dans un ravin ou de périr de mille autres morts possibles ! Aussi de toutes mes forces la tirai-je pour me libérer de son emprise. Elle se mit alors à pousser un cri à l'adresse de sa jeune et jolie captive. Celle-ci sortit de la maison et découvrant sa geôlière transformée en véritable Dircé^[10], elle eut une réaction des plus téméraires, une de celles qui ne sauraient venir que des gens ayant sombré dans une noire détresse. Elle fit un bond agile pour atteindre mon dos, s'y installa fermement et me frappa afin que je pusse détalier sur-le-champ. A la fois stimulé

^[10] Le personnage mythologique de ce nom avait été condamné par Amphion et Zéthos à être traîné par un taureau jusqu'à ce qu'il meure.

par mon envie de fuir et par la fougue de la jeune fille, je courus au galop, pareil à un étalon chevronné.

La vieille avait lâché prise et se trouvait maintenant loin derrière nous. La fille me dit : « Si tu me ramènes auprès de mon père, animal charmant, la liberté te sera donnée : tu n'auras plus de corvées et on te donnera un médimne^[11] d'orge en guise de pitance. » Moi, obnubilé par l'idée d'échapper à ces brigands meurtriers et égayé par les propos si rassurants de la belle qui était sur mon dos, je courus le plus vite que je pus, ne songeant plus guère à mes blessures.

Hélas, arrivés au détour d'un carrefour, nous croisâmes nos ennemis qui revenaient dans leur mesure. A cause de la clarté lunaire, nous fûmes reconnus et, aussitôt, ces gredins se jetèrent sur moi pour m'immobiliser. L'un d'eux, particulièrement infect, dit à l'adresse de la jeune fille : « Eh, eh ! ma petite, on fait des balades nocturnes à ce que je vois ! Tu n'as pas peur d'y rencontrer des fantômes ? Viens, fillette, nous allons te rendre saine et sauve à ton cher foyer. » Et il agrémentait, si je puis m'exprimer ainsi, chacune de ses paroles d'un rire pour le moins sardonique.

Enfin, ces brigands me firent aller à rebrousse chemin. Je me souvins alors que mon pied était endolori et que je boitais jusque-là cruellement. Les autres s'exclamèrent : « Pas possible ! Voilà que tu boites maintenant ! Et dire que l'on t'a surpris à fuir ventre à terre ! Quand tu voulais nous fausser compagnie, tu crevais de santé, une vraie cavale, tu courais, que dis-je, tu volais plutôt ! » Et ce fut la bastonnade ! Leurs coups furent si cruels que j'en héritai une grosse plaie à la cuisse dont je souffre encore...

De retour au logis, je découvris avec horreur que le corps de la vieille femme balançait au bout d'une corde en haut d'un rocher. Tourmentée au plus haut point pour n'avoir pas accompli son devoir de garde convenablement et craignant – sans doute avec justesse – la réaction violente des brigands, elle avait préféré mettre fin à ses jours. Les autres, émus par son courage, n'eurent de cesse que de la détacher pour... la jeter aussitôt au fond d'un précipice sans avoir pris soin de lui ôter la corde du cou. Ensuite ils enchaînèrent la fille, la mirent au secret et festoyèrent gaiement dans un long festin où le vin coula à grands flots.

^[11] Correspond à 58 litres.

VIII. SAUVETAGE IN EXTREMIS

Après ce dîner, nos bandits discutèrent du sort qu'il fallait réserver à la jeune fille. «Voyons, dit l'un d'eux, que faire de cette fugitive!» – Pas difficile, dit son compère, offrons-lui le même sort que la vieille: faisons-lui subir un châtement exemplaire pour avoir essayé de nous trahir; car soyons-en sûr, la garce aurait mis à jour notre trafic si nous n'avions point contrecarré sa fuite. Oui, aucun d'entre nous ne serait sorti vivant de cette affaire: nos ennemis, dans un effort prémédité, ne se seraient pas privés de nous attaquer et de nous éliminer. Je réclame donc vengeance: que cette fille meure, mais surtout pas de façon banale sur un vulgaire tas de rochers: ce serait bien trop doux pour elle. Non, qu'elle crève à petits feux et que ses souffrances soient longues et insoutenables.

De fait, tous les brigands recherchèrent le supplice le mieux approprié à cette malheureuse. «J'ai une idée qui devrait vous combler, dit l'un; d'abord tuons cet âne indolent qui feint de boiter par paresse notoire et qui, de surcroît, a prêté main-forte à cette fille. Demain matin, égorgeons-le, ouvrons son ventre et libérons-le de ses entrailles: ensuite, nous y offrirons un logement pour notre mignonne. Permettons que sa tête puisse émerger pour qu'elle n'étouffe immédiatement. Mais le reste du corps sera coincé à l'intérieur de la bête. La peau cousue avec dextérité, nous jetterons ensuite et la fille et le cadavre en pâture aux vautours: quel repas inédit pour ces tendres oiseaux et quelle torture admirablement féroce; car s'agiter au fond d'un cadavre, brûler aux heures de canicule, puis mourir de faim sans pouvoir le moins du monde se suicider, quel supplice, mes amis! Et j'oublie l'odeur de pourriture qu'elle devra supporter jusqu'au dégoût et les vers qui la grignoteront inéluctablement. Pour finir en beauté, les vautours, qui ne manqueront pas de venir dévorer l'âne en putréfaction, arracheront, vivante encore, des lambeaux de sa chair^[12].»

Des cris, tous plus chaleureux les uns que les autres accueillirent avec joie cette proposition écœurante. Moi, j'étais complètement terrorisé à

^[12] Pour ce genre de supplice, cf. Xénophon d'Éphèse, IV, 6.

LUCIUS OU L'ÂNE

l'idée non seulement d'être égorgé mais aussi d'être utilisé en guise de tombeau pour cette pauvre enfant innocente.

C'était l'aube. Tout à coup un bataillon de soldats fit irruption dans le repaire des brigands qui furent sans attendre jetés aux fers avant d'être conduits auprès du gouverneur. Le fiancé de la jeune fille était en leur compagnie et tout naturellement il retrouva sa belle qu'il installa sur mon dos pour la ramener dans son foyer. Tous les habitants du village n'eurent plus de doute sur l'heureuse fin de cette mésaventure surtout lorsque je me mis à lancer un braiment de triomphe et de bonheur qui fut compris de tout à chacun.

La jeune fille n'était que délicatesse à mon égard : à ses yeux, j'étais un ancien compagnon d'infortune qui avait subi les mêmes vicissitudes qu'elle. En conséquence, je fus nourri comme un prince et reçus une ration d'orge qui eût suffi à calmer les appétits d'un chameau. Mais cette nourriture n'était point la mienne et je n'étais pas pleinement contenté par ce que l'on m'offrait.

Et c'est dans les moments où la faim me tirait le plus que je maudissais Palaistra de ne m'avoir pas métamorphosé en chien, surtout lors des noces de ma nouvelle maîtresse, lorsque je vis les chiens de la maison manger goulûment les restes des mets somptueux offerts aux convives pour l'occasion.

Peu après la cérémonie, le père de la mariée apprit de sa fille combien j'avais été d'un grand secours pour elle : il voulut me récompenser généreusement et donna l'ordre de me laisser errer librement parmi les chevaux. « Sa vie, dit-il, sera paisible et il pourra à son aise saillir nos belles juments. » Pour un âne, quel destin extraordinaire, me direz-vous. Et il fit mander un palefrenier qui me lâcha dans un frais pâturage aux côtés des juments. Quel plaisir insigne ce fut pour moi que de ne plus subir les affres d'un fardeau !

IX. UN ÂNIER MONSTRUEUX

Hélas, le sort voulut m'écrire une page semblable à celle que lut le roi Candaule^[13]. Le palefrenier, loin de suivre l'ordre donné par le père de la jeune fille, me laissa à l'intérieur du haras et me confia à son épouse, Mégapole qui m'attacha à la meule afin de moudre le blé et l'orge. De nouveau, c'était là, pour l'âne reconnaissant que j'étais, une petite humiliation que de moudre pour ses maîtres. La femme, généreuse entre toutes et qui, moyennant argent, approvisionnait aussi en froment les nombreux villageois du coin en profitait pour me faire doublement travailler si bien que mon cou en porta forcément les stigmates.

Autre chose encore : on lui donnait à mon intention une partie de l'orge qui devait servir à ma nourriture après qu'elle l'eût grillé. Or, ce grain que je me fatiguais à moudre, par ailleurs, je n'en voyais guère la couleur. Car cette femme l'utilisait en vue de se confectionner des galettes qu'elle avalait ensuite avec gourmandise. Quant à moi, il ne me restait que du son à mâcher. Et si d'aventure, le garçon d'écurie me permettait de batifoler avec les juments, les étalons se rassemblaient pour m'éreinter de leurs assauts conjugués et pour me mordre cruellement ; car, bien entendu, ils me considéraient comme un rival amoureux auprès des cavales femelles ; j'étais alors victime de leurs ruades impitoyables, au point que je ne sus comment me tirer de ces rageuses velléités chevalines.

A force d'épreuves multipliées, je devins maigrichon et d'une laideur repoussante, car ma vie était lamentable à la fois dans le haras et dans le champ, où j'étais victime de la vindicte de la meute cavalière.

En outre, j'étais obligé d'escalader une montagne pour y chercher le bois que l'on déposait ensuite sur mes pauvres épaules. C'était le bouquet, si je puis dire ! Le chemin à parcourir était horriblement rocailleux et mes pauvres petits pieds nus étaient ensanglantés à force de m'enfoncer dans ces cailloux pointus. L'ânier qui me guidait était un garçon ayant le mal dans la peau, un vrai scélérat ! Il n'aimait rien tant que de me torturer à

^[13] Cf. l'histoire de Candaule dans Hérodote, *Hist.*, I, 7-12.

plaisir et son imagination dans ce domaine était si débordante qu'il trouvait toujours quelques nouveaux supplices à me faire subir. Il me rouait de coups, même au galop et surtout pas avec un bâton classique : non, il utilisait une espèce de gourdin recouvert de piquants fort bien aiguisés ; par sadisme, il frappait toujours au même endroit, ma cuisse, où une plaie béante finit par s'ouvrir et ne plus se refermer.

Ensuite, j'étais écrasé d'un fardeau monstrueux que même un éléphant aurait eu un mal infini à supporter. La descente était abrupte, mais qu'à cela ne tienne, le garçon continuait son perfide ouvrage à mon encontre. Et dès qu'il sentait que mon fardeau penchait un peu trop d'un côté ou d'un autre, le mécréant, au lieu de rétablir l'équilibre en ôtant quelques branchages du côté le plus lourd, recueillait quelques grosses pierres sur la route et les déposait à l'endroit le plus léger ; si bien que mon bagage n'en était que plus oppressant.

C'est ainsi que je dévalais la montagne, avec un transport de bois mais aussi de pierres sans intérêt. Nous devions franchir un ruisseau rempli d'eau : l'autre, qui ne voulait point se mouiller les cothurnes, se hissait sur moi, derrière le bois et traversait ainsi le courant.

Enfin, s'il m'arrivait de plier et de tomber sous le poids douloureux de ma charge, vous devinez bien qu'à ce moment ma souffrance n'en était que décuplée. Car le gamin, incapable, bien entendu, de la moindre action secourable, me terrassait de coups de bâton épouvantables à la tête et aux oreilles jusqu'à ce que je me relevasse.

Ce n'est pas fini, par malheur ! Sachez encore que cet être nuisible avait imaginé un petit jeu des plus vicieux : il se constituait un bouquet d'épines particulièrement pointues, les attachait ensemble et me les pendait à la queue. Dès lors, à chaque fois que j'avais un peu à la hâte, mon pauvre derrière en subissait les à-coups sans relâche. Mais si je marchais plus lentement pour éviter cette épreuve, le bâton s'abattait sur ma carcasse. Disons-le en un mot, ce garçon mettait tout en œuvre pour que je périsse.

Épuisé de supporter ce supplice continuellement, je lui décochai un jour une ruade spectaculaire. Il ne l'oublia pas. Plus tard, quand ordre lui fut donné de transporter une étoupe d'un village à un autre, il me prit avec lui et chargea sur mon dos une appréciable quantité d'étoupe tout en concoctant à mon intention des desseins effroyables. Quand nous nous mîmes en route, il saisit dans les charbons ardents du foyer un tison brûlant et le camoufla dans l'étoupe. Que croyez-vous qu'il se produisit ? Le tison

LUCIUS OU L'ÂNE

s'embrasa et la charge que je portais ne fut plus qu'un énorme brasier. Comprenant que j'allais périr carbonisé si je n'agissais pas au plus vite, je courus jusqu'à une mare profonde et m'y jetai sur-le-champ, si bien que je réussis à éteindre mon bagage et à poursuivre la route. Le gredin frustré ne put y remettre le feu malgré ses efforts tant l'étope était humide. Mais il se vengea à notre retour en prétendant que c'était par pure malveillance de ma part que j'avais approché mon dos du feu d'un foyer. En tout cas, j'obtins la faveur de ne plus jamais transporter d'étope.

X. ENCORE UNE INFAMIE !

Cette canaille imagina, pour me faire souffrir davantage encore, un monstrueux stratagème. Il m'emmena dans la montagne en m'ayant chargé d'une énorme quantité de bois destinée à être vendue à un paysan des environs. Une fois que je fus rentré au logis, il m'accusa auprès de son maître d'une infamie sans pareille. «Ô mon maître, je me demande quelle est la raison qui te pousse à garder cet âne dans notre cheptel: il est lent et ne veut rien faire. De plus, il faut que je te révèle ses affreuses manies. En effet, dès qu'il aperçoit une belle fille ou un beau garçon, cet animal lubrique m'abandonne et se met à courir afin de se jeter sur l'objet qui suscite ses ardeurs^[14], semblable à un jeune puceau qui ne peut maîtriser ses instincts sur la femme qu'il désire. Dès qu'il se trouve sur eux, il les mordille comme s'il cherchait à les embrasser; enfin sache qu'il est pressé d'en arriver à la conclusion suprême... Il est en outre d'une violence rare et je crains que ses ignominies ne te conduisent, toi, mon maître auprès des tribunaux. Car il agresse tout le monde et culbute sans cesse. Tiens, tout à l'heure encore, alors qu'il portait du bois, il a fixé son attention sur une femme qui se rendait aux champs: que crois-tu qu'il arriva? Eh bien, il s'est empressé de la rejoindre fougueusement, il l'a renversé sur le bord de la route, laissant tomber dans le même temps son fardeau, puis il a essayé, le bougre, de la forcer à subir son étreinte infecte! Par chance, nous avons accouru pour sauver la pauvrete et lui éviter d'être défoncée par le membre d'un tel galant.»

En écoutant ces paroles diffamantes à mon égard, le maître lui dit: «Puisqu'il ne veut rien porter et qu'il est dominé par des pulsions misérables à l'égard des filles et des garçons, qu'on l'égorge: qu'on donne ensuite ses viscères aux chiens et gardez la meilleure viande pour nos ouvriers. Si on nous demande la cause de son trépas, réponds qu'un loup errant l'a dévoré.»

Ce gamin démoniaque fut alors au comble de la joie et réclama mon

^[14] L'âne passe pour avoir une sexualité débordante dans les mentalités antiques.

exécution immédiate. Mais, par bonheur, un paysan du voisinage se trouvait dans les parages et me sauva d'une mort certaine quoiqu'il émit une solution peu flatteuse pour moi. «Ne le tuez pas, il est tout à fait valide et peut encore servir à la meule et pour supporter des charges. Pour ce qui concerne son attirance furieuse pour les humains, il y a un moyen imparable pour y mettre fin : coupez-lui les parties ! Tu verras, dès qu'il n'en disposera plus, il sera docile et si grassouillet qu'il portera sans problème des fardeaux bien plus lourds que ceux d'aujourd'hui. Si c'est l'opération qui t'importune, je te rassure : je me propose de repasser chez toi dans trois ou quatre jours pour la pratiquer. En un clin d'œil, je le couperai et il deviendra dans l'instant plus doux qu'un mouton.» Tous les gens qui étaient présents furent favorables à la proposition : «Tu as bien parlé !» dirent-ils dans une belle unanimité.

Moi, en revanche je me lamentais intérieurement à l'idée que j'allais être privé de mes virils attributs : non, il était impensable pour moi que je puisse continuer à vivre sous la forme d'un eunuque. Je voulus alors périr, soit en me laissant mourir de faim, soit en me jetant dans un précipice : même si ma mort s'avérait cruelle, j'aurais au moins le bénéfice de laisser un cadavre intact.

XI. CHEZ LES PRÊTRES SYRIENS

Soudain, en plein milieu de la nuit, un messenger survint à la ferme : il annonça que la jeune mariée — celle qui avait été prise en otage par les brigands — et son époux avaient été engloutis subitement par les flots en furie alors qu'ils se promenaient tranquillement long de la plage. Amère destinée, je dois avouer, pour des gens qui s'aimaient d'un amour tendre et sincère...

Les paysans, désormais privés de maîtres et bien décidés à reléguer leur esclavage dans les arcanes du passé, se livrèrent à un pillage systématique de la demeure. Le palefrenier se saisit de moi et déroba tout ce qu'il trouvait sous la main avant de distribuer son butin entre les juments et moi-même. Certes, j'étais irrité de supporter encore de pesants fardeaux, mais d'un autre côté, je me sentais plus léger à l'idée que mon amputation venait d'être oubliée par la force des choses.

Pendant la nuit entière, la route fut pénible, mais après trois jours de marche permanente, nous arrivâmes enfin à Béroé, la populeuse et vaste cité de Macédoine. C'est là que mes nouveaux maîtres firent halte afin de nous reposer. Peu après, toutes les bêtes furent mises en vente sur un marché. Un crieur doté d'une voix d'airain proclamait les prix que nous étions sensés valoir. Bientôt, des clients nous ouvrirent la gueule pour examiner notre denture et estimer notre âge. Très vite, mes compagnons trouvèrent des acheteurs. Moi, en revanche, je restais le dernier à la vente et le crieur proposa qu'on me ramenât chez moi : « C'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit-il, puisqu'il n'a trouvé personne pour l'adopter. »

Mais la perfide Némésis^[15], celle qui nous oriente à plaisir vers maintes directions funestes m'offrit à un personnage que je n'eus surtout pas désigné pour être à son service : il s'agissait d'un espèce de vieux lubrique, un de ces gens qui a coutume de suivre à travers les villes et les champs les processions de la déesse syrienne^[16] en obligeant la mère des dieux à

^[15] Némésis, déesse du châtement ; c'est aussi celle qui attribue à chacun la part qui lui revient.

^[16] Il s'agit d'Atargatis, assimilée à Héra : un traité de Lucien lui est entièrement consacré : *De la déesse Syrienne*. (rééd. arbredor.com, 2003).

se livrer à l'aumône. C'est à lui que je fus vendu et ce, pour un prix non négligeable, trente drachmes ! C'est donc en geignant que je dus suivre cet homme abject.

Arrivés dans la maison de Philèbe^[17] — c'est ainsi que s'appelait mon acquéreur — il hurla de sa voix de stentor [!] : « Mes petites mignonnes, venez vite jusqu'à moi : je vous ai acheté un esclave d'une belle corpulence et qui plus est, semble appartenir à la valeureuse race cappadocienne^[18]. » A vrai dire, les « mignonnes » en question, n'étaient qu'une thiasse de jeunes efféminés peu farouches qui se mirent aussitôt à frétiller en croyant qu'on avait acheté, rien que pour eux, un homme pourvu d'une superbe virilité. Or, à la vue d'un âne, ils ironisèrent : « Ce n'est pas un esclave que tu nous as amené, mon chéri, non, c'est ton futur fiancé. Mais où diantre as-tu déniché cette chose ? En tout cas, je te souhaite un heureux hymen ! Et fabriquez-nous de petits ânes bien jolis ! » Et tout le groupe éclata d'un rire frénétique et précieux.

Le lendemain, ils se mirent en besogne comme ils disaient : ils parèrent leur déesse de vêtements précieux puis la déposèrent sur mes épaules. Nous partîmes alors en direction de la campagne et nous arrêtâmes à un village. A ce moment les flûtistes firent retentir leurs hymnes avec une incroyable rage extatique ; aussitôt après, les autres membres du cortège se débarrassèrent de leurs maîtres, courbèrent l'échine et se tordirent le cou ; ensuite, ils se tailladèrent les bras par des coups de sabres répétés, tirèrent la langue pour se la mordre avec les dents si bien qu'instantanément ils se retrouvèrent maculés de leur sang d'efféminés.

Moi, à la vue d'un tel spectacle, je me mis à frémir : en effet, la déesse n'imposerait-elle pas aussi le sang d'un malheureux âne ?

Après s'être charcutés aussi complaisamment, ils firent la quête auprès de l'assistance, non sans un réel succès. Certains leur donnèrent même des figes, des jarres de vin, des fromages ainsi qu'un peu de blé et d'orge pour ma pitance. Ces dons du public assuraient largement leur subsistance et enrichissaient le culte de la déesse que je transportais.

Que je vous raconte l'anecdote suivante. Un jour, dans un village où ils pratiquaient leur culte, si je puis dire, tous se mirent à poursuivre de leur assiduité un jeune paysan un peu niais : ils le menèrent jusqu'à leur

^[17] Un nom qui lui va comme un gant : *philēbos*, amateur de jeunes gens.

^[18] La Cappadoce était connue pour la qualité de ses ânes et de ses bêtes de trait.

logis et lui firent profiter de ces expériences que prisait avec gourmandise la clique de nos folles tordues. Moi, excédé plus que jamais par les conséquences de ma métamorphose, je voulus hurler ma détresse profonde: «Ô Zeus injuste, vois ce qu'il me faut endurer!» Hélas, ma voix ne pouvait émettre normalement et je ne pus qu'exprimer un morbide et durable braiment. Or, il arriva ce fait inattendu. Des villageois venaient de perdre un âne et cherchaient à remettre la main sur lui. Ils entendirent ma plainte, pensant que c'était lui et entrèrent subrepticement dans l'ancre de nos débauchés notoires, les surprenant en pleine orgie. Ils ne purent alors s'empêcher de rire aux éclats devant la découverte de ces pratiques pour le moins insolites. Ils sortirent à la rescousse puis répandirent à travers tout le village la nouvelle des mœurs dissolues de ces soi-disant prêtres. Bientôt, nos gens, désormais couverts de honte et d'opprobre, s'enfuirent des lieux, la nuit venue.

Parvenus dans un coin tranquille de la route, ils manifestèrent leur colère contre moi qui avais divulgué par mon cri malvenu les «rites» de leurs mystères^[19]. L'écoute de leurs injures, quoique désagréables, eut peu d'effet sur moi; par contre, la suite de l'affaire prit une tournure beaucoup moins favorable: ils m'enlevèrent la déesse, me forcèrent à me coucher par terre et m'arrachèrent avec force violences les étoffes dont ils m'avaient revêtu. Dès lors, complètement nu, je fus attaché à un arbre où ils me rossèrent au moyen de leurs fouets cultuels, ceux garnis d'osselets. Je faillis périr tant j'avais reçu de coups et quand ils cessèrent mon supplice, ils m'ordonnèrent d'être maintenant un porte-déesse rompu au silence le plus absolu. Pourtant, j'eus l'intime conviction qu'ils allaient derechef m'égorger, moi qui avais involontairement attiré l'attention des paysans sur leurs turpitudes, les obligeant à quitter le village sans avoir pu terminer leur commerce infâme. Mais de peur du sacrilège envers la déesse, ils changèrent d'avis car sans moi, n'était-elle pas condamnée à rester à terre? J'étais donc indispensable et c'est à cette fin qu'ils m'épargnèrent.

La flagellation terminée, la Mère des dieux fut rechargée sur mon dos et nous reprîmes la route. Vint le soir. On arriva dans la villa cossue d'un notable local. Il accueillit dans la liesse notre déesse et lui offrit de beaux sacrifices. Mais je savais que je me trouvais déjà en grand danger. En effet, l'un des amis de ce riche personnage lui avait fait remettre comme présent

^[19] Au sens religieux (*mustéria*) et donc ici ironique du terme.

un cuissot d'âne sauvage. Il advint que le cuisinier en charge de l'accommoder, le perdit, suite à sa négligence, à cause de quelques chiens qui se l'étaient frauduleusement approprié. L'homme, glacé de terreur à l'idée de recevoir pour son inattention une pluie de coups de bâton, se résolut à se pendre pour éviter l'humiliation. Mais sa femme, maudite conseillère, lui dit : « Non, ne te laisse pas tirailler par de mauvaises pensées. Fais ce que je te dirai et tout se déroulera pour le mieux. Voilà mon stratagème : prends l'âne de ces débauchés, emmène-le à part, loin des regards indiscrets, tue-le et prends le morceau qui te manque ; tu le cuisineras et tu l'offriras à notre maître comme si de rien n'était. Quant au cadavre, jette-le dans un fossé. Tout le monde croira volontiers qu'il s'est enfui. De plus, regarde-le bien, vois comme il est charnu, bien nourri : il est probablement plus succulent que l'autre âne. » Le cuisinier approuva le conseil de sa femme avec un grand soulagement : « Merveilleux, lui répondit-il, c'est le seul moyen pour éviter le fouet ; je vais de ce pas faire ce que tu m'as dit. » Ainsi donc, cet affreux marmiton s'était décidé devant moi à suivre le plan abominable de cette créature indigne.

Moi qui savais le sort que l'on me réservait, la seule pensée qui me vint fut d'échapper à leur couteau coûte que coûte. Je brisai la corde qui me tenait attaché et je bondis d'un bel élan jusque dans la salle où le maître de maison dînait en compagnie des invertis. Plein de fougue, je renversai les tables et les lampes par des ruades spectaculaires. Je pensai naïvement que c'était la seule solution pour sauver ma peau ; car, à la vue d'un âne pris d'une folie subite, j'étais certain que l'on m'enfermerait sur-le-champ et que l'on me tiendrait sous bonne garde. En fait, ma prétendue idée de génie me mit dans un horrible pétrin. Me croyant enragé, les esclaves de la maison brandirent contre moi leurs lances et leurs épées dans le but avoué de me percer de coups. Conscient du péril dans lequel je m'étais enfoncé, je courus à l'endroit où mes maîtres devaient passer la nuit, endroit naturellement sacré. Dès que je le fis, ils refermèrent avec un soin diligent les portes de l'extérieur. Je fus ainsi sauvé.

L'aube venue, je repris sur mon dos la déesse et partis avec les prêtres. Nous atteignîmes une autre bourgade très étendue et très peuplée où mes maîtres échafaudèrent une de leurs monstruosité coutumières. Ils prétendirent qu'une aussi grande déesse que la leur ne saurait déroger en étant installée dans une vulgaire demeure ; non, il s'avérait nécessaire de la déposer au sein du temple de la divinité locale la plus honorée. Les villageois

LUCIUS OU L'ÂNE

ne se firent pas prier pour placer cette déesse étrangère sur le même pied que leur déesse favorite. Quant à nous, nous fûmes assignés dans une mesure avec des gens pauvres.

Plusieurs jours ayant passé, mes maîtres voulurent s'en aller et réclamèrent la restitution de la déesse. Sans aucun complexe, ils pénétrèrent dans les lieux sacrés, ôtèrent la déesse et la remirent sur mon dos. Mais ces mécréants avaient entre temps fait main basse sur une magnifique coupe d'or, offrande à la déesse locale et la dissimulèrent sous la robe de la Mère des Dieux. Mais les villageois ne furent pas dupes et se lancèrent à leur poursuite jusqu'à les rejoindre et leur barrer la route. Sautant de leurs chevaux, ils insultèrent ces faux prêtres, les traitant de soudards et d'impies, puis réclamèrent la restitution de l'objet volé. Après avoir fouillé partout, ils retrouvèrent la coupe dans le giron de la déesse. Ils ligotèrent solidement nos chipies et les jetèrent en prison. Quant à la déesse que je portais, on me l'enleva et on la déposa dans un autre temple. La coupe d'or, quant à elle, fut rendue à la divinité à laquelle on l'avait consacrée.

XII. DU MOULIN AU JARDIN

Dès le jour suivant, je fus vendu en même temps que tous les effets personnels des prisonniers : mon acquéreur fut un homme du village voisin dont le métier était de cuire les pains. M'ayant chargé d'un lourd fardeau de blé, il m'emporta et me fit passer par un chemin des plus rudes jusqu'à ce que nous arrivâmes à son moulin.

La première chose que je vis fut un troupeau de bêtes qui allait désormais tenir compagnie à mon esclavage. Quant aux meules, elles étaient innombrables et n'en finissaient pas de fonctionner grâce à l'épuisant labeur des bêtes, si bien que la farine était produite en grandes quantités. En tant qu'esclave de fraîche date et comme j'avais porté un pesant bagage, on me permit de prendre quelque repos. Mais dès le lendemain, on me banda les yeux et je fus attaché au poteau d'une des meules : c'est sous cette apparence que je tournai l'instrument. Certes, j'avais l'habitude de la chose, ayant subi cette corvée maintes fois : mais je fis en sorte, cette fois-ci de feindre l'ignorance. Mauvaise tactique de ma part : les esclaves de la maisonnée s'armèrent de gourdins et me frappèrent la carcasse de toute leur force tant et si bien que je fus transformé en véritable toupie^[20]. Je compris dès lors qu'un esclave intelligent fait ce qu'il doit sans attendre que la main brutale de son maître ne le lui apprenne à ses dépens.

En raison de ce traitement de défaveur, je devins tout chétif et mon maître décida de me vendre. C'est un jardinier qui devint mon propriétaire, un homme qui avait loué un lopin de terre pour le cultiver à son gré. Que je vous dise quel était mon nouveau travail. Dès l'aube, il me chargeait de légumes et m'emmenait au marché pour les vendre ; ensuite, quand il avait épuisé son lot, il me ramenait au jardin. Il bêchait, il plantait, il arrosait et moi, pendant ce temps, j'étais dans l'inactivité la plus complète. Pourtant, je dois m'empresse de vous dire que cette vie n'en était pas moins déplaisante malgré les apparences. D'abord, c'était déjà l'hiver, et le jardinier qui n'avait pas de quoi se payer une chaude couverture pour lui-même

^[20] Image qu'on retrouve chez Homère, *Illiade* X, 413).

ne pensa évidemment pas à en offrir à son âne. En outre, je marchais les pieds nus, soit dans une gadoue immonde, soit sur une terre gelée. Enfin, ajoutons que ma nourriture était entièrement composée de laitues dures comme de la couane.

Un jour que nous revenions au jardin, un homme bien bâti et en tenue de soldat vint à notre rencontre et parla à mon maître. Dans sa langue maternelle qui était le latin, il lui demanda où il m'emmenait. Le jardinier, totalement ignare en latin, ne répondit pas à la question, car il ne l'avait pas comprise. Mais le soldat, se sentant offensé par son indifférence, crut qu'il le narguait et lui donna un coup de fouet^[21]. Mon maître frappa à son tour le soldat et le fit tomber à terre avant de lui décocher une série de coups de poing tonitruants ; enfin, il le blessa à la tête avec une pierre ramassée sur la route. Le soldat tenta de résister à tant d'assauts conjugués et menaça son adversaire de le passer au fil de l'épée. Mais mon maître, alerté par ses paroles lui arracha le glaive du fourreau et le jeta à perte de vue ; puis il continua à le frapper comme un dément. L'autre, sentant qu'il ne pourrait résister à un pareil traitement décida de feindre le trépas. Le jardinier, glacé de terreur, l'abandonna sur la route, ramassa le glaive, me le mit sur le dos et partit rejoindre la ville.

Quand il fut arrivé là, il confia son jardin à l'un de ses proches, car il redoutait que l'affaire dans laquelle il s'était empêtré lui causât de très sérieux ennuis. Aussi se cacha-t-il chez un autre de ses amis. Tous deux discutèrent de la situation dès le lendemain et tombèrent d'accord sur ce dessein : mon maître serait caché au fond d'un coffre tandis que moi, je serai hissé au moyen d'une échelle dans un grenier où je serai enfermé à double tour.

Pendant ce temps là, notre soldat s'était relevé, non sans un rude effort, nanti d'un mal de crâne indéfectible à cause de la brutalité des coups subis. Il revint dans la cité et raconta à ses camarades sa mésaventure et la folie de ce jardinier. Ils firent bloc autour de lui et leur enquête fut si brillante qu'ils apprirent très vite où nous étions cachés. Ils en informèrent les magistrats locaux. Ceux-ci dépêchèrent leurs employés dans la maison incriminée.

Ordre fut donné à tous les occupants d'en sortir immédiatement. Tout le monde obéit mais point de jardinier en vue. Les soldats déclarèrent que

^[21] Une matraque ?

cela ne pouvait se faire, que le jardinier et son âne étaient bien dans ces lieux. Mais les habitants du logis, feignant l'ignorance, arguèrent de leur bonne foi.

La rue commençait à s'animer en raison des événements. Moi, toujours aussi impulsif et curieux de nature^[22], je voulus voir par moi-même ce qui se passait au-dehors et d'où provenait tant de clameurs. De fait, je me penchai afin de regarder à travers la lucarne du grenier. C'est alors que les soldats virent ma tête apparaître derrière la vitre : aussitôt, ils se mirent à crier comme des putois tout en me montrant du doigt, puis ils accusèrent les autres d'avoir menti effrontément. Les magistrats entrèrent dans la maison, fouillèrent dans tous les coins et les recoins et découvrirent mon maître au fond du coffre ; ils se saisirent de lui et l'envoyèrent dans une prison pour y expier son forfait. Quant à moi, je fus descendu promptement du grenier et remis entre les mains des soldats. En me voyant, ils ne purent s'empêcher de rire bruyamment : en effet, c'était cocasse de savoir qu'un âne dans cette affaire avait joué le rôle de l'indicateur. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on a forgé ce dicton, répandu depuis dans le monde entier : « Foin du baudet qui se penche à la fenêtre^[23] ! »

^[22] La *periergia*, le fait de se mêler de ce qui ne le regarde pas, est un trait propre à Lucius et la cause de ses malheurs.

^[23] Cf. Ménandre, *La Prêtresse*, fr. 211 K, formule devenue proverbiale.

XIII. HEUREUX !

Du sort de mon maître, je ne puis rien vous dire. Me concernant, sachez que je fus vendu pour vingt-cinq drachmes attiques. Mon acquéreur était l'esclave d'un homme très fortuné de Thessalonique, ville opulente de Macédoine. Sa fonction essentielle était de confectionner les repas de son maître ; de son côté, son frère, esclave également, pétrissait le pain et fabriquait des gâteaux de miel. Ces deux personnages vivaient ensemble et couchaient dans la même pièce, mettant toutes leurs possessions en commun, des ustensiles de cuisine aux outils de travail. Tout naturellement, je fus installé dans leur appartement.

Quand le dîner du maître était terminé, chacun d'eux me ramenait dans leur chambre des restes différents, l'un de la viande ou du poisson, l'autre des pâtisseries. Or, ils me laissaient en compagnie de ces succulentes nourritures. Dédaignant sans regret l'orge que l'on me servait, je me mis à honorer les œuvres savoureuses de mes deux maîtres. C'est ainsi que pour la première fois depuis bien longtemps, je pus à loisir me rassasier de mets enfin dignes d'un humain. A leur retour, ils n'avaient nullement remarqué que je m'étais livré à quelques chapardises puisque les provisions en question, dois-je vous le dire, étaient particulièrement abondantes. En outre, j'étais encore hésitant et peureux si bien que je n'osais engloutir trop de plats d'un coup. Mais bientôt, devenu sans doute plus audacieux, convaincu de leur peu d'attention, je finis par manger les morceaux qui me paraissaient les plus délicieux. Je n'eus plus de scrupule. C'est alors qu'ils se rendirent compte que le contenu des plats se réduisait comme une peau de chagrin et ils commencèrent à éprouver de la méfiance l'un envers l'autre. Ils en vinrent à s'accuser mutuellement de voleurs, de profanateurs d'un bien commun et de misérables aigrefins. Finalement, tous deux exercèrent désormais une rigoureuse surveillance des mets et procédèrent au dénombrement très pointilleux de toutes les parts qui restaient au fond des plats.

Malgré cela, je menai une vie heureuse et oisive : je mangeai avec un tel appétit que mon corps, ingurgitant enfin les aliments qui lui conve-

naient, retrouva sa belle allure; quant à mon pelage, il devint luisant à souhait. Mes deux gentils maîtres, me voyant de jour en jour plus beau et plus gras alors que ma ration d'orge en était toujours au même point, éprouvèrent quelques soupçons à mon égard. Un soir, faisant semblant de se rendre aux bains, ils fermèrent la porte, mais me regardèrent agir à travers une fente. Moi, ne me doutant pas de leur ruse, je me jetai sur ma pitance. Immédiatement, ils éclatèrent de rire à la vue d'un repas que, manifestement, on ne saurait concevoir chez un âne. Devant une scène aussi extraordinaire, ils appelèrent leurs camarades pour qu'ils en profitassent également.

Les rires se firent de plus en plus sonores à tel point que le maître les perçut et en demanda la raison. Informé, il se leva précipitamment de table afin d'être témoin lui aussi de ce prodige. Regardant par la fente, il vit que je me régalais d'une part de sanglier ce qui le rendit fort hilare. Ensuite, il entra et me surprit en pleine action ce qui me fit redouter le pire. Car j'étais et voleur et gourmand. Mais il continua à rire de bon cœur et m'emmena dans le triclinium où il ordonna que l'on dressât une table en vue d'y déposer ces plats qu'un âne normalement constitué n'aurait jamais l'idée d'absorber, c'est-à-dire des viandes, des moules, des huîtres, des sauces, des poissons baignés soit dans la *garum*^[24], soit dans l'huile, soit dans la moutarde.

Conscient qu'un sort enfin favorable me souriait et pensant que cette plaisanterie me serait des plus bénéfiques, je me mis à table volontiers, bien que n'ayant plus faim, et j'engloutis les mets que l'on m'offrait. L'assistance était écroulée de rire. «Cet âne, dit l'un des convives, je suis sûr et certain qu'il boit du vin^[25]; vite, qu'on lui en fournisse! Oui, dépêchez-vous de lui en mettre sous le museau!» Le maître donna l'ordre que l'on m'en versât et je bus tout d'un seul trait.

^[24] Le fameux condiment universel à base de poisson pourri.

^[25] Le vin, chez les Grecs, ne se boit jamais pur, mais coupé d'eau.

XIV. UNE BÊTE SAVANTE

Aux yeux de mon maître, j'étais une acquisition étonnante entre toutes tant et si bien qu'il chargea l'un de ses intendants de donner le double du prix que je coûtai à celui qui m'avait vendu. Ensuite, je fus confié aux bons soins d'un affranchi de fraîche date, un jeune homme, auquel il ordonna de m'apprendre des tours susceptibles de le divertir.

Je vois avouerai qu'il eut la tâche aisée : je fus d'une docilité exemplaire et je réalisai avec une perfection confondante les moindres fantaisies qu'il me demandait d'exécuter. Il m'apprit la manière avec laquelle je devais m'étaler sur un lit de table, le coude appuyé, semblable à n'importe quel être humain ; je fus entraîné à la lutte, puis je suivai des cours de danse, me tenant dressé sur les pattes arrière, imaginez la scène ! Par un hochement de la tête, je répondais « oui » ou « non » en fonction des questions qu'il me posait.

La rumeur de mes capacités incroyables s'amplifia à travers toute la ville : ne disait-on pas que j'étais l'âne amateur de vin, un athlète émérite, un danseur hors pair ? Mais ce qui intriguait le plus c'était que je puisse répondre aussi facilement « oui » ou « non » aux questions tout en restant toujours dans le vrai. On s'étonnait du fait que lorsque je désirais une mèche de vin, je donnais non seulement un coup de patte à l'échanson pour l'inciter à remplir ma coupe mais aussi je lui faisais un clin d'œil pour me faire comprendre. Bref, les gens se pâmaient devant de tels prodiges, eux qui ignoraient que j'étais un homme à l'intérieur d'une peau d'âne. En tout cas, moi, je profitais amplement de leur crédulité en la matière.

J'appris aussi à marcher en transportant mon maître dans un galop des plus agréables de telle sorte qu'il ne se rendait pas compte qu'il se déplaçait. On m'avait revêtu d'un harnais précieux et de splendides étoffes de pourpre ; mes rênes étaient étincelantes car incrustées d'argent et d'or ; enfin, on m'avait mis autour du cou de petites clochettes qui faisaient retentir les accents les plus mélodieux^[26].

^[26] Thème parodique de l'âne travesti qui est, somme toute, fort conventionnel dans l'Antiquité.

LUCIUS OU L'ÂNE

Mon maître qui se nommait Ménéclès, était venu, comme je vous l'ai dit précédemment, de Thessalonique dans la ville où je fus vendu dans le dessein d'offrir à ses compatriotes des combats singuliers^[27] entre hommes chevronnés. Ceux-ci étaient déjà fort bien entraînés quand mon maître leur intima l'ordre de partir. Au cours du voyage qui s'en suivit, il m'arriva, à de nombreuses reprises, de porter mon maître sur le dos pour qu'il n'eût point à subir dans son char les soubresauts du moment.

Arrivés à Thessalonique, l'affluence fut considérable, car tous les gens brûlaient de voir de leurs propres yeux le phénomène que j'étais. Ma personne était devenue incontournable : tout un chacun savait que j'étais à même de jouer différents rôles et que je dansais et luttais avec autant de naturel qu'un humain. Fier de moi, mon maître m'exhiba à sa table devant les notables de la cité où je fis montre des prouesses les plus extravagantes.

^[27] Vrais combats de gladiateurs à la romaine, donc !

XV. ÂNE, MON AMOUR...

Je fus une mine de revenus alléchants pour mon instructeur. En effet, je demeurais confiné à l'intérieur d'une pièce qu'il n'ouvrait qu'aux visiteurs désireux de me voir faire mes tours habituels. Ces admirateurs m'apportaient le plus souvent des nourritures peu appropriées pour un âne, mais qui faisaient évidemment mon régal. Mais à force d'absorber ces repas improvisés de même que ceux offerts par mon maître au cours des festins, je devins une bête très gracieuse.

C'est à peu près à cette époque qu'une femme étrangère, plutôt riche et charmante — sans être vraiment jolie — entra dans mon appartement afin de me contempler : ce fut le coup de foudre, non seulement parce que j'étais un bel âne bien en chair, mais parce que mes performances tenant du prodige l'avaient proprement émerveillée. Elle embobina mon gardien et lui promit une bourse bien garnie s'il consentait à ce qu'elle passât une nuit auprès de l'âne. Lui, ne s'imaginant même pas si elle pouvait ou non aboutir à une liaison pleine et entière avec moi, accepta d'emblée la proposition et prit l'argent sans tarder.

Quand le soir fut tombé et que le maître nous eut congédié après le banquet, nous revînmes dans mon logis. Quelle surprise pour moi d'y voir la femme en question mollement installée sur le lit. Des coussins somptueux et des tapis de soie avaient été apportés pour l'occasion par ses esclaves qui, une fois leur besogne accomplie, se retirèrent de ma chambre. La lampe brûlait d'une flamme immense^[28] et déjà la femme se dévêtait ; elle s'avança vers la lumière puis s'enduisit le corps d'un parfum qu'elle tira d'un vase d'albâtre, puis m'en parfuma le pelage avec une prédilection pour mes naseaux. Cette chose faite, elle m'inonda de baisers tous aussi voluptueux les uns que les autres et me dit des mots doux comme si elle eût été en présence d'un amant. Enfin, elle entourra mon cou et m'emmena vers le lit. Il faut bien avouer que je n'eus guère à me forcer car j'étais déjà sous l'emprise du vin vieux dont je m'étais délecté au cours du festin ; de

^[28] Faire l'amour la lumière allumée est le *summum* de la perversion pour les Grecs.

plus, j'étais excité par le parfum ensorcelant que mon corps exhalait et par la beauté non négligeable de la femme.

Ce que je redoutais néanmoins c'était la façon dont je devais m'y prendre pour emmancher sans douleur cette amoureuse transie. Depuis que j'étais âne, je n'avais aucunement sailli qui que ce soit et ne savais donc point la démarche à suivre. Si je me laissais aller à glisser mon membre formidable en elle et que son ventre me fut indisponible, vu l'évidente disproportion de nos deux corps, je serais coupable d'un meurtre flagrant et châtié féroce pour cela. Mais ma peur allait se révéler infondée par ce qui va suivre. Ma partenaire continua à me donner mille baisers passionnés^[29].

Cependant, je restais de marbre : aussi se coucha-t-elle sous moi comme si j'étais un homme ; elle m'entoura de ses bras puis me laissa doucement entrer au cœur de son domaine. Terrorisé par le rapport qui se réalisait, je voulus retirer l'objet, lentement certes, pour ne pas la brusquer ; mais j'étais retenu par ses liens puissants et je ne pus que poursuivre l'œuvre accomplie. Persuadé que tout se déroulait à merveille, je lui offris bien volontiers le plaisir dont elle était friande et je m'efforçai de besogner avec infiniment de justesse pour la satisfaire au mieux.

Je ne ressentis aucune culpabilité : après tout, le partenaire très original de Pasiphaé^[30] avait-il eu d'insurmontables scrupules ? Non, et moi, je le valais bien. D'ailleurs, cette femme goûtait avec tant de bonheur les délices d'Aphrodite que je me plus à poursuivre cette étreinte brûlante autant qu'épuisante tout au long de cette nuit fameuse.

Dès le lever du soleil, elle s'en alla, non sans avoir versé une nouvelle somme d'argent à mon gardien en vue de son retour à mes côtés la nuit suivante. Notre homme eut alors l'idée de faire voir à son maître ma toute nouvelle facétie.

Ainsi donc, je fus une fois encore enfermé avec cette créature et livré à sa merci. Elle en abusa car son insatiabilité tenait du prodige. Aussitôt, le gardien informa son maître de notre coucherie comme si elle résultait d'un enseignement de sa part ; il l'amena donc à la porte de mon logis et l'invita à regarder à travers une fente. Il vit notre liaison à son apogée notoire et il en fut ébloui.

^[29] Sur ces passions « zoophiles », cf. Juvénal, *Satires*, 6, 332-4.

^[30] La mère du Minotaure est un bel exemple de zoophilie. Cf. Ovide., *Art d'aimer* I, 295-6.

LUCIUS OU L'ÂNE

Très vite, il comprit que cet accouplement insolite aurait sans aucun doute possible les faveurs du public, mais il conjura ses gens à tenir ce projet secret jusqu'au jour du spectacle. «A ce moment, dit-il, nous le conduirons au théâtre en compagnie d'une de ces femmes destinées à la mort et sous les regards curieux des spectateurs il la défoncera avec son habileté foncière. Quel triomphe pour lui!» Peu après, je fus présenté à l'une de ces malheureuses condamnées à être livrées aux fauves et qui reçut l'ordre de me caresser d'une main experte...

XVI. RETOUR À L'HUMANITÉ

Le grand jour arriva, celui où mon maître devait connaître une gloire immortelle. Je fis mon entrée au théâtre et à ce propos je vous dois quelques précisions. En premier lieu, on m'installa sur une couche faite d'écailles de tortue indienne incrustée d'or. Je m'y étalai. Puis, la femme qui devait être suppliciée par mes soins fut amenée à mes côtés. Ensuite nous fûmes placés sur une espèce de machine qui nous conduisit promptement jusqu'à la scène où, aussitôt, notre présence déclencha les vifs applaudissements du public.

Une table nous fut fournie, entièrement garnie de ces plats typiques, ceux que les bons vivants savent apprécier avant de se défouler physiquement. Des échantons d'une beauté délicate nous servirent un vin capiteux dans des coupes d'or. Mon entraîneur qui était près de moi m'incita à manger sans délai. Mais j'étais intimidé devant tout ce monde et je redoutais de voir surgir de toutes parts des lions ou des ours qui viendraient se jeter sur ma pauvre carcasse.

Tout à coup, je vis un homme qui tenait des fleurs dans ses mains ; or, parmi ces fleurs, je discernai rien moins que des roses d'une fraîcheur admirable. Je ne pus me retenir et je sautai de ma couche. Les spectateurs imaginèrent soudain que j'allais improviser quelques pas de danse. En fait, je me mis à scruter consciencieusement le bouquet convoité et de ma gueule, je retirai les quelques roses pour les engloutir sur-le-champ.

Face à l'atterrement du public qui me regardait, les formes bestiales s'estompèrent progressivement, l'âne se désintégra et il ne resta plus sur la scène que le jeune Lucius dans son absolue nudité. Abasourdie par cette extraordinaire métamorphose, la foule s'emplit des plus bruyantes rumeurs et finalement deux clans se formèrent à la suite de l'évènement : les uns voulaient me brûler tout de suite, me prenant pour un être monstrueux versé dans les sciences perverses de la transformation ; les autres, plus raisonnables, voulaient écouter mes arguments avant de réfléchir sur mon sort.

Quant à moi, je m'élançai en direction du gouverneur de la province,

spectateur lui aussi, et je lui relatai, levant ma tête vers lui, ma terrible mésaventure, l'onguent fatal d'une Thessalienne, esclave elle-même d'une Thessalienne, et comment ce baume ensorcelé me fit changer en âne; pour finir, je le suppliai de me mettre aux arrêts pour pouvoir sereinement le convaincre de ma bonne foi.

Le gouverneur me dit alors: «Dis-nous ton nom, celui de tes parents et de ta famille, quelle est ta cité de naissance.» Alors je lui répondis: «Je suis Lucius et mon frère s'appelle Gaius; nos deux autres noms sont ceux de notre père^[31]. Je suis écrivain et j'ai composé quelques récits en prose; Gaius est un poète élégiaque et un devin remarquable. Nous sommes tous issus de la ville de Patras en Grèce.»

Bouleversé par ces propos, il me répondit: «Tu appartiens par conséquent à cette famille chère à mon cœur, dont les membres si affables m'ont offert à maintes reprises une douce hospitalité, des gens qui, en outre, m'ont comblé de mille présents: si tu es de leur sang, il est impossible que tu sois un menteur.» Sur ce, il se leva précipitamment de son siège et me couvrit de baisers avant de m'emmener dans son palais.

Sur ces entrefaites, mon frère Gaius arriva et me donna de l'argent et tout le nécessaire. Puis, le gouverneur prononça officiellement mon innocence à la population. Désormais, libre comme l'air, je fus transporté vers la côte afin d'embarquer sur un navire que l'on avait apprêté spécialement à mon intention. J'y déposai mes bagages.

Mais avant de quitter définitivement la région, je voulus rendre visite à la femme qui avait été subjuguée par l'âne que j'étais. Je me disais que celle-ci serait davantage sous le charme à la vue de l'homme qui avait succédé à l'animal.

Je fus accueilli avec infiniment d'amabilité: elle était manifestement fort heureuse de me voir humain et elle me pria de dîner puis de coucher avec elle. Bien entendu, j'acceptai d'emblée car il eut été d'une indélicatesse notoire de lui refuser, maintenant que j'étais homme, tout ce que j'avais consenti à lui faire quand j'étais âne: les dieux n'en auraient été que plus terribles pour châtier un tel manquement aux règles de savoir-vivre.

Je mangeai donc, je m'inondai de parfums et me couronnai de roses, ces roses qui avaient été si bénéfiques et auxquelles je devais mon salut. Quand le soir tomba, je me mis tout nu avec l'espoir de me livrer à un

^[31] Le *nomen* et le *cognomen*.

exploit qui la ravirait bien davantage que celui de l'âne d'autrefois. Mais en découvrant que mon membre était également humain, sa déception se mua en un superbe mépris : verte de colère, elle me cracha dessus et elle m'injuria en ces termes : « Va crever ailleurs ! Fous le camp loin d'ici ! » Lui demandant quelques explications sur ce qui la révoltait en moi, elle me répliqua : « Ce n'est pas toi que j'aimais, non, c'est l'âne. J'ai baisé avec lui, pas avec toi ! Or, j'ai cru, pour mon malheur, que tu avais gardé en réserve ce morceau de choix dont l'âne était pourvu. Mais tu es venu jusqu'à moi en ayant fait disparaître à jamais cet âne merveilleux, tout cela pour te montrer sous l'apparence d'un singe impuissant ! » Après quoi, elle appela ses esclaves qui me prirent par les épaules afin de m'expulser de chez elle manu militari.

Je me retrouvai donc dehors, et une fois encore nu comme un ver et parfumé coquettement ! Épuisé, je ne pus que me coucher sur la terre noire et m'endormir en son sein.

A l'aube, toujours nu — forcément — je courus de toutes mes jambes vers la côte pour me réfugier dans le vaisseau qui m'attendait. Je fis à mon frère le récit savoureux de mon aventure galante, non sans rire de moi-même. Puis une brise favorable soufflant, nous nous décidâmes à quitter la ville pour gagner ma chère cité, Patras. Je fis un sacrifice aux dieux sauveurs et consacrai maintes offrandes. Car, après tout, j'avais obtenu la vie sauve non sans avoir préalablement enduré des tourments de toutes sortes ; oui, sauvé donc, mais non pas, comme dit le proverbe « du derrière d'un chien »^[32] mais « de la peau de l'âne » où je fus confiné à cause de mon insatiable et dangereuse curiosité.

^[32] L'expression se trouve à deux reprises chez Aristophane (*Acharniens*, 863 et *Assemblée des femmes*, 254).

LUCIUS OU L'ÂNE

Table des matières

Présentation	3
--------------------	---

LUCIUS OU L'ÂNE

I. Arrivée chez Hipparque	6
II. Recherche de magicienne	8
III. La palestre du lit	10
IV. La métamorphose	14
V. Prisonnier des brigands	17
VI. Une marche forcenée.....	20
VII. Tentative de fuite	23
VIII. Sauvetage in extremis	25
IX. Un ânier monstrueux.....	27
X. Encore une infamie!.....	30
XI. Chez les prêtres syriens	32
XII. Du moulin au jardin	37
XIII. Heureux!	40
XIV. Une bête savante.....	42
XV. Ane, mon amour... ..	44
XVI. Retour à l'humanité.....	47